

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 35

Artikel: Le feuilleton : comme un rasoir : [suite]
Autor: Pérochon, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plaine. Jamais, son séjour à la montagne ne lui avait autant profité. A elle-seule, la mère, une femme qui ne savait pas auparavant ce qu'était l'embonpoint, avait engraisé de plus de 4 kg. et rajeuni d'au moins dix ans.

Ces derniers jours, Louis Botillon m'avouait que les insomnies, dont il souffrait régulièrement après une discussion un peu serrée, l'avaient complètement abandonné. Le 15 août, par exemple, dans une séance tumultueuse du conseil communal, il s'était accordé le luxe de critiquer le syndic comme il ne l'avait encore jamais osé faire. La riposte qu'il s'attira ayant été vive, sa réponse fut véhémente au possible. Il en tremblait encore en rentrant chez lui. Un quart d'heure passé sous l'appareil l'avait complètement remis d'aplomb et dix minutes après il dormait déjà du sommeil du juste. Le lendemain, il se sentait être le garçon le plus pacifique du monde et, si le syndic s'était trouvé sur son chemin, l'excellent Louis, repentant de sa conduite, lui eût demandé d'excuser sa vivacité de la veille, étant donné l'électricité qui se trouvait dans l'air et dans les corps.

J'ai averti mon ami Botillon qu'il ne tarderait pas à être candidat au prix Nobel, grâce à son invention bien propre à ramener véritablement la paix dans le monde et à guérir épileptiques, hystériques et la multitude de ceux dont les nerfs sont avariés à d'autres degrés. Modeste, désintéressé, comme il l'est, il se refuse même à faire breveter son appareil. Il m'a déclaré qu'à son avis rien de ce qui touche à la santé publique ne doit faire l'objet d'un monopole. Le chemin est donc libre pour les imitateurs. Qu'ils n'oublient point cependant de placer l'appareil dans un cabinet sombre, aussi isolé que possible, et dont la seule lumière sera celle provenant de la personne « sous pression ». Le choix d'un fauteuil confortable en guise de siège est à recommander à cause des poses prolongées.

Et si le genre humain se trouve un jour désennervé et désélectrisé, souvenons-nous que c'est à Louis Botillon, citoyen de Morges, qu'en revient tout l'honneur.

Aimé Schabzigre.

Entre journalistes. — Quelques journalistes réunis chez un ami, causent métier :

- Moi, dit l'un, je fais la Chambre.
- Moi, déclare un autre, je fais le Salon.
- Moi, affirme un troisième, je fais le rez-de-chaussée.

Alors bébé qui assiste à l'entretien :

— C'est des domestiques, s'pas, papa ?

A la ménagerie. — Un petit enfant s'approche de la cage des singes.

— Prends garde, lui dit sa mère, ils vont te mordre.

— Pourquoi, maman ?

— Parce qu'ils ne te connaissent pas.

— Eh bien, dis-leur que je m'appelle Totor.



3 **COMME UN RASOIR**

J'ai ressenti une douleur très vive, qui s'est apaisée cependant peu à peu. A l'heure où j'écris, elle semble se réveiller fâcheusement. Un muscle doit être déchiré ; je ne peux pas remuer sans recevoir un coup de poignard dans les lombes.

Hoursault a fendu le cochon ; son petit couteau-rasoir coupe tout ce qu'il approche ; il a coupé les boyaux et j'ai assisté à une nouvelle scène entre les deux suaves vieillards. J'ai dû envoyer un gamin chercher ma bonne, pour je ne sais quelle obscure et sordide besogne de lavage sur laquelle je n'arrête pas ma pensée.

Ma bonne, qui n'est pas timide, a remis à sa place la vieille araignée.

Moi, pendant le reste de la soirée, j'ai pesé, pesé, pesé. J'ai pesé, à mesure que le petit rasoir coupait ; j'ai pesé la tête, les oreilles, les pattes, le foie, les intestins, toutes sortes de saletés. J'ai pesé par lots entiers, puis par moitiés, par quarts,

par demi-quarts. Chaque fois que je marquais un chiffre, la vieille, ses lunettes sur le nez, se penchait sur mon épaule et vérifiait. Quand le travail a été fini, elle m'a demandé :

— En prenez-vous dix livres, mon bon monsieur ?

— Comment ! mais j'en prends la moitié !

— La moitié !

Elle m'a regardé comme on regarde un fou. Puisque son fils prend le quart de devant et son gendre déjà subi une assez rude épreuve ; je n'allais pas l'abaisser encore en disputant contre ces sauvages. Je reconnus donc, avec une amère hypocrisie, qu'une moitié serait beaucoup pour moi.

— Que me resterait-il, à moi, mon bon monsieur ? Je ne tiens pas du tout à vendre ma viande ! Si je vous en cède, c'est pour vous rendre service.

Que dire ? Que faire ?

Me fâcher ! Jeter les hauts cris ! Presque tous mes élèves étaient là ! Ma dignité de magister avait déjà subi une assez rude épreuve ; je n'allais pas l'abaisser encore en disputant contre ces sauvages. Je reconnus donc, avec une amère hypocrisie, qu'une moitié serait beaucoup pour moi.

— Je ne prendrai qu'un quart, si vous voulez bien.

— Un quart !

— Je me contenterai même d'un jambon.

— Avec votre part de faux morceaux !

Et la vieille araignée compte sur ses pattes :

— Premièrement, un bout d'oreilles... et pis le foie... et pis...

Voilà !

Je suis le dindon de cette farce, mais je n'accuserai pas le coup. Demain je vais chercher le jambon, l'oreille, la patte et le reste ; je paye — fort cher probablement — puis, adieu la compagnie ! On ne m'y reprendra plus.

Ce soir, j'ai mal aux reins et je suis encore écoeuré par cette odeur chaude de graisse, de sang et de tripaille. Il me semble que jamais je ne pourrai voir une côtelette de porc sans avoir le cœur soulevé.

Samedi. — C'est infiniment plus beau que je ne pensais.

Ce matin, je n'ai pas pu me lever seul ; je souffre atrocement des reins ; je dois avoir là une vaste déchirure musculaire. J'ai donc envoyé ma bonne avec une brouette, chercher le jambon. Elle est revenue tellement furieuse — contre les Hoursault et contre moi-même — que j'aime mieux n'y pas songer.

Elle n'a rien rapporté du tout et, même si elle avait été moins en colère, je n'aurais pas osé la blâmer. On lui a offert, en effet, en guise de jambon, le moignon de l'épaule, un gros os supportant quelques grammes de couenne et de tendons ; encore voulait-on lui faire payer ça cinq francs la livre !

La vérité m'aveugle enfin ! Le père Hoursault ne pouvait pas tuer son cochon sans l'aide de quelqu'un ; son fils et son gendre, ne voulant pas perdre une matinée de labour, il est venu me chercher, tout simplement. Et voilà pourquoi j'ai l'échine rompue.

Si ce n'était pas humiliant pour mon amour-propre, je reconnaîtrais que j'ai été gentiment embarqué par ce couple de paysans, gens du pays, honnêtes et sans détours...

Je m'imaginai qu'on voulait me rendre service !

Noble candeur ! Touchante naïveté !

Demain, Billon, sa femme et ses enfants vont faire dix kilomètres pour déjeuner d'une boîte de sardines et d'une omelette.

Cela va être drôle !

Dimanche. — Mes amis sont arrivés. Ma bonne a couru au-devant d'eux pour leur conter ma mésaventure. Moi, je suis cloué sur un fauteuil, avec des oreillers dans le dos. Sans se soucier de mon mal, sans pitié, sans vergogne, mes invités rient comme des fous.

— Mon pauvre vieux ! dit Billon, tu aurais bien dû te méfier ! Ils t'ont joué sans peine !

Je proteste.

— Mais non ! mais non ! ils ne m'ont pas joué ! Vous verrez bien que la mère Hoursault m'apportera un beau rôti.

Juste à ce moment, on frappe à la porte. La mère Hoursault paraît, un panier au bras.

— Victoire ! Vous voyez ! Hein ! vous voyez !

Devant ce monsieur inconnu et cette jeune dame en chapeau, la bonne vieille fait révérence. Puis elle ouvre son panier, demande une assiette, soulève un torchon douteux et dépose sur la table... une oreille de cochon ! Elle la pince entre ses doigts, la retourne.

— Elle est bien propre, bien raclée, dit-elle, le couteau coupait...

J'achève, malgré moi :

— Comme un rasoir !

— J'ai pensé que cela vous ferait plaisir, mon bon monsieur !

Brave mère Hoursault !

— Cela me fait plaisir, en effet ! Je suis touché, bien touché !

La vieille ne bouge pas. Attend-elle une tasse de café ? Attend-elle une goutte de marc ? Je ne veux pas cependant l'inviter à déjeuner.

Elle se mouche et dit :

— C'est cinq francs !

Ah ! bien !... Je n'ai pas d'argent sous la main et je ne peux pas bouger.

— Paye donc, Billon !

Billon paye et la vieille araignée s'en va.

Mes invités battent des mains. Billon saisit l'assiette et fait sauter l'oreille comme une crêpe.

— Tu la mangeras, au moins ?

— Eh bien, oui ! je la mangerai ! J'aime beaucoup ça, moi ! Ce n'est pas si cher que tu crois. Je la mangerai ! et je la mangerai seul.

Midi. Mes invités déjeuneront. Moi, dans mon fauteuil, je mange l'oreille. Je mange l'oreille, bien que j'aie en horreur, depuis avant-hier, tout

Martyr jusqu'au bout, je croque de petits morceaux qui rappellent l'animal immonde.

ceux de caoutchouc, j'avale les débris d'une vieille chambre à air de bicyclette.

E. Pérochon.

Royal Biograph. — Pour les débuts de la saison d'automne 1929-1930, en exclusivité pour Lausanne : **Asphalte**, grand film d'aventures sensationnelles, dramatiques et policières interprété par Gustave Frœlich, Botty Amann, Albert Steinruck. Au même programme **Paris en une heure**, intéressant documentaire. Les actualités mondiales par le Paramount.

Théâtre Lumen. — Pous ses débuts de la saison d'automne 1929-1930 : **L'Irrésistible**, merveilleux film artistique, dramatique et sportif, interprété par William Naines, Joan Crawford. Comme complément de programme : **Ceux-ci sont des lions**, comédie comique et les actualités mondiales par le Paramount.

BOISELLERIE

Mitres - Mitrettes - Seillons - Seilles à choucroûte - Seilles à vendange

R. GRUAZ

St-Laurent, 31 LAUSANNE

Pour la rédaction :

J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.